Sur la peur

Petite tentative de psycho-politique pour un Halloween en temps d'émeutes



Un récit cathartique et anti-cathartique présenté par le Groupe Surréaliste du Radeau

Les Presses du Radeau
3 novembre 2026
CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)
En couverture : vampire attaquant un chrétien, gravure allemande du XVe siècle
https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/

« C’est les ténèbres ! »

Folklore oral contemporain.

Sur la peur

Les Presses du Radeau vont déroger à une habitude, une époque de grands bouleversements demandant à la maison d'édition d'un Groupe Surréaliste de se renouveler un peu.

Ainsi, la présentation intitulée habituellement du terme un peu désuet d'*avant-propos*, se trouve ici incorporée dans le récit anonyme de la personne qui vous parle. Les avant-propos ont permis de donner jusqu'ici le contexte de certains récits mystérieux au point d'être présumés fictifs, car ancrés dans les histoires semi-légendaires tournant autour de l'Espace Autogéré du Radeau, de son Groupe Surréaliste et de leur monde. Ce furent trois contes qu'il n'est pas nécessaire de lire avant le présent récit (lequel en rappellera les éléments utiles à sa propre compréhension) : les trois précédents *contes calendaires*, tous signés du « scribe » Élisée Mérange. En voici la liste :

La Lainière, « conte subversif de Noël ».

La Vie en rose, « conte subversif des Deux Mai ».

La Récréation des Oiseaux, « conte de Saint-Valentin, ni pour ni contre, bien au contraire ».

Trois extraits d'un mystérieux romans inachevés, remplis de personnages, de lieux et d'événements mystérieux, signés d'un autre personnage mystérieux.

Y rattacher un récit-essai anonyme, dépourvu de toutes références à semblable univers, donc de tous faits qui puissent être vraiment trop difficiles à croire, est un bon gage de véracité des nouveaux faits. Mais il n'est pas interdit de penser que l'anonymat des personnes, à commencer par le rédacteur, ainsi que des lieux, crée une ambiguïté, une frontière poreuse entre deux mondes inégalement vraisemblables (mais Aristote ne dit-il pas que *le vrai n'est pas vraisemblable* ?). Vous pouvez donc voir le récit qui va suivre comme situé en marge du monde du Radeau, un monde aux ramifications complexes mais où des individus peuvent avoir des vécus étrangement proches.

Tandis que *La Vie en rose* rentrait dans le calendrier par un prétexte presque un peu tiré par les cheveux, *La Récréation des Oiseaux* dépassait la date de la Saint-Valentin pour réfléchir sur l'amour. Ce récit-essai *Sur la peur* dépassera peut-être encore mieux la date d'Halloween, dans l'espoir d'être à la hauteur de son sujet-titre.

Le conte *La Lainière* et sa suite la plus directe, *La Récréation des Oiseaux*, donnait la parole à la poétesse du G.S.R. Iris Jouanne, contre un cliché qu'elle détestait : celui qui veut que les fêtes calendaires ne soient que des fêtes *imposées* et que seules comptent les fêtes entre amis. Pourquoi séparer ? disait-elle en substance, et pourquoi renier aussi tout désir de fête collective ? Des questions qui peuvent sembler visionnaires au moment où ce texte fête la citrouille de 2026…

Pourquoi Iris tenait-elle vraiment à Noël ? Les deux contes à la suite permettaient de mieux comprendre le sentiment aux sources de son obsession : le contraste entre

un Noël solitaire et fauché, suite d'un Noël en famille qui n'avait jamais fait rêver, et les merveilleuses lectures d'enfance et d'adolescence sur le folklore des fêtes, qui était presque encore plus sombre pour Noël que pour la fête de la citrouille.

Venons-y donc, à cette fête de la citrouille.

Elle débarque en France en 1997, comme pure création commerciale, mais est-elle en cela différente de Noël pour la plupart des gens en France ? Je suis alors en pré-sixième pour rattraper mon retard scolaire, comme Iris. Deux ans plus tard, durant mon années de cinquième, de retour en public après la pré-sixième et la sixième en privé (un an après Iris, en terme de date comme en terme de grade scolaire, semble-t'il, dans l'histoire semi-légendaire du Radeau), cette fête s'est imposée comme une fête de quartier de ma petite ville. Durant toute cette période je me nourrit du même genre de lectures mythologiques et folkloriques que l'amie Iris, découvrant la même féerie sombre derrière Noël, la Toussaint, Halloween ou le 1er mai, puisqu'il paraît tout à fait possible, selon certains et y compris certaines folkloristes (voir Antoinette Glauser-Matecki et son livre *Le Premier mai et le cycle du printemps* chez Imago), que la Fêtes des Travailleuses et Travailleurs hérite des même fêtes celtiques que les autres dates, et que toutes, même Noël, aient été des moments carnavalesques, bousculant les frontières entre les vivants et les morts, mais peut-être aussi entre les classes sociales (gardons-nous d'essentialiser Carnaval dans un sens comme dans l'autre, du côté de l'ordre (notamment par *soupape de sécurité*) ou de l'anarchie, du sacré ou du blasphème).

Dés *La Lainière*, Iris dénonçait les tendances à l'antiaméricanisme primaire, à l'élitisme et finalement au conservatisme que réveillait jusqu'à l'heure présente, y compris dans les esprits de gauche, l'introduction d'Halloween en France. En somme, il s'agit d'une question de culture légitime.

J'ai constaté cette querelle de légitimité culturelle sous un forme très caricaturale en cinquième. Ma professeure de français, pas du tout mauvaise prof au demeurant, a montré une réaction épidermique de détestation de la nouvelle fête de quartier. Nous avons eu droit, avec toutes la classe, la prof aimant partir dans des digressions permanentes (détail important dans un souci d'honnêteté), à un véritable sermon, qui aurait très bien pu s'appliquer à Noël, mais ne l'a pas fait (d'où la pertinence de parler de sermon, sans être certain que la prof soit croyante, je ne peux être sûr que de la nature des sujets *touchy* à l'école de la République). Ce sermon se réduisait au cliché déjà évoqué : à bas les fêtes imposées, vive les fêtes quand on veut entre amis. Réaction d'agacement très basique, encore assez enfantine, de ma part, puisque je ne vouais pas un culte à la nouvelle fête de quartier, elle n'avait en rien bouleversé ma vie, mais j'avais apprécié le défilé, par une belle après-midi, et le folklore rigolo autour jusqu'à la bibliothèque municipale, bref : c'était tout simplement un moment *fun*, et les adultes n'étaient que des rabat-joies. Le fun, c'était tout ce qui comptait, et franchement, qu'est-ce que cette idée ridicule d'assimiler cette fête américaine, organisée localement avec les centre sociaux, à une fête *imposée* ? Je ne pouvais pas imaginer à l'époque ce phénomène déconcertant, comme pour Iris, qu'une fête comme Noël devienne l'objet d'un

manque irrationnel, assimilable à une nostalgie cruelle se heurtant à des problèmes d'argent et de famille. Tandis qu'il n'y aura jamais aucun paradis perdu, ne pas déconner non plus, dans un petit défilé ludique de rien du tout, connu à l'âge de treize ans.

Comme je l'ai dit en me réclamant de l'autorité d'Iris, l'opposition n'a pas lieu d'être entre grandes fêtes collectives et fêtes en petit comité. Nous pouvons nous livrer aux premières, sans se les laisser imposer, toute l'année.

Mettons que chaque semaine, chaque week-end par exemple, des bandes masquées ressuscitent l'esprit subversif de Carnaval, alternent provocations et moments conviviaux, voire festifs, voire en musique, organisent de grandes braderies gratuites comme on n'en verra jamais à Lille en septembre, distribuant plus de friandises et de babioles que n'importe quelle quête...

Évidement, ce n'est qu'une fiction spéculative, à laquelle la réalité ne correspondra jamais tout à fait… et si cette dernière allait plus loin dans la beauté convulsive ?

Remontons une nouvelle fois le temps, un peu moins loin en arrière que mon adolescence : il y a dix ans mois pour mois, un mois d'octobre où le grand mouvement social du printemps ne s'était pas éteint tout à fait, mais néanmoins une période inquiétante où les bandes de Carnaval prenaient la forme de manifestations sauvages de policiers armés et cagoulés, en marche sur l'Élysée.

Je découvre alors un de ces lieux incroyables que peuvent, mais très rarement à ce point, occuper des militants. Un véritable château, où étaient parties pour

s’organiser très régulièrement de grandes soirées. Les cantines hebdomadaires, notamment, étaient les préludes à des projections ou des concerts, laissant parfois la place au dance floor.

Après deux soirées de ces cantines, je décide que ce lieu n’est pas fait pour moi, que je n’aime pas l’ambiance.

Que s’est-il passé ? Il est possible qu’en réalité je me sois monté la tête sur un fait minime, une simple discussion surprise entre deux personnes, dont j’ai fait le symbole de la tristesse et du dogmatisme d’un milieu militant où je me sentais moins à l’aise que jamais, n’ayant jamais réussi à m’y intégrer pleinement, et où l’ambiance générale était très tendue à l’époque, ou du moins dans un passé tout récent d’avant les nouvelles génération de 2016, une époque où l’on passait encore son temps à se crier dessus et à s’invectiver sans cesse… en somme j’ai peut-être réagi, et peut-être surréagi, à une forme de trauma récent.

La discussion portait justement sur Halloween, sur un ton de grande méfiance bien entendu, avec des arguments atterrants. L’une des deux personnes en restait au cliché, que j’explorerai dans cette brochure, de la peur comme arme sécuritaire et autoritaire du système. L’autre avait un argument bien plus consternant, consistant à comparer les zombies et autres manifestations du surnaturel à la religion !

Comme je l’ai dit, je me suis sans doute monté la tête sous l’influence de mon trauma. D’abord, j’avais un allié le soir même qui était d’accord pour trouver ces propos rétrogrades, digne des clichés les plus ringards sur les jeux vidéos. Ensuite, non seulement j’ai pris la mouche sur quelques mots saisis au hasard au sein d’un échantillon de

deux personnes, mais ce genre de discours vieux jeu a disparu à peu près du milieu militant tel que je le fréquente quotidiennement, un milieu par ailleurs bien plus détendu à la même échelle locale. De manière générale, la pop culture a mis tout le monde d'accord sur la question des choses qui n'existent pas, et au-delà, sur la peur et son effet cathartique, l'émergence d'un cinéma d'horreur qui plaît aux militants, comme celui de Jordan Peele. Les 31 octobre s'en ressentent, prétexte, de ciné-club en concerts punk et en drag-show, à une vraie réappropriation d'une fête commerciale et si peu irlandaise.

J'ai envie, dans la suite de cette brochure, puisant moitié dans un territoire abstrait (dont un morceau de revue de presse au vitriol, la méchanceté ça fait toujours lire, à défaut de vendre), moitié dans mon expérience personnelle de demi-militant, de tenter une analyse la plus nuancée possible de la peur, refusant autant l'angélisme que le catastrophisme.

Je vais bien ainsi, comme vous l'aurez deviné, proposer ma contribution à la réhabilitation de la peur, notamment contre certaines fadaises néo-gauchos (en réalité plutôt *vieille gauche*), mais sans nier que les camarades puissent avoir en partie raison sur ce qui est devenu un lieu commun : la peur comme arme du système. Cependant ce problème politiquer avéré en cache un autre : la *peur de la peur*, comme une autre arme du système. Cette analyse n'a aujourd'hui plus rien d'originale, une littérature abondante existe déjà sur le sujet, et ce n'est que ma subjectivité qui pourra donner son intérêt à cet embryon de synthèse.

Pourquoi réhabiliter la peur ? D'abord pour s'inscrire dans des luttes qui me concerne directement, autant que la camarade Iris Jouanne : les luttes handicapées et notamment psychiatrisées ; mais cette réhabilitation concerne tout le monde, y compris les personnes valides. Le discours est désormais connu : la peur, au même titre que la colère, la tristesse, la frustration et toutes les émotions négatives, sont les premières victimes de la société libérale en tant que *happycratie*, selon le mot d'Eva Illouz et Edgard Cabanas, la société de la pensée positive, du développement personnel, de l'injonction à la joie et au bonheur, vouée à nous faire oublier les vraies raisons de nos souffrances. L'époque nécessite de réapprendre à écouter nos émotions négatives, et surtout de ne pas culpabiliser soi-même ni autrui pour ces péchés contre le bonheur.

Alors certes, la société crée et entretient la peur et toutes les émotions négatives, selon le vieux schéma orwellien qu'on ne peut dire anachronique et qui coexiste avec le modèle huxleyien, celui du *Meilleur des mondes*, du bonheur obligatoire. Mais la domination étatique crée aussi le renfermement communautaire, dans lequel je ne vois rien qui profite aux luttes et qui soit réellement perdu, quoiqu'elle prétende, par la même domination. Continueras-t'on pourtant à désigner les même coupables, à cracher sur les victimes ? Encore faudrait-il réhabiliter le statut de victimes, qui n'est gratifiant pour personne. Tout comme les émotions négatives ne sont un bienfait pour personne, si l'on exclut le bienfait cathartique d'une certaine culture du cinéma d'épouvante, de certaines musiques mélancoliques ou des contes de notre enfance,

toutes choses réhabilitées de longues dates, si seulement elles ont été un jour en disgrâce, dans le monde militant.

Il faut s'aveugler pour ne pas faire la différence entre les peurs des groupes dominants et des groupes dominés. Stigmatiser et culpabiliser la peur en tant qu'émotion négative, jusque dans sa nécessité de catharsis artistique (retour à la case Jordan Peele avec des films comme *Get Out*), c'est finalement le luxe d'un certain privilège social, ignorant la crainte permanente de violences policières, racistes, homophobes ou transphobes, de VSS, celle de se retrouver à la rue ou dans l'indigence, de ne pouvoir se soigner, peur de tout cela et d'autres choses pour soi-même ou pour les autres. Et enjoindre de façon culpabilisante à l'espoir et au courage, c'est croire qu'ils s'opposent de façon irréconciliable à la peur, que celle-ci ne saurait être une étape nécessaire à tout moment de la lutte. C'est finalement exercer la même domination moqueuse et violente apprise à l'école et auparavant dans la famille. Or l'heure est plutôt à l'écoute mutuelle, aux groupes d'entraide psychologique pour gérer ses traumas et sa peur d'aller en manifs et en blocages, ainsi qu'à toute critique du monopole d'un modèle héroïque bon teint, viril et combattant, pour rappeler à toute personne, militante ou non, qui désire s'investir dans la lutte qu'il y existe une infinité de tâche, y compris de la logistique, de menus mais précieux coups de mains, et bien sûr l'entraide jusque dans les même groupes de paroles.

Une figure en perte d'aura en cette époque de bruit, de gesticulations et de noyade poissonnière, en bref de

galvaudage de tout et n'importe quoi jusqu'à le vider de son sens, est celle de Cassandre, la pauvre Cassandre qu'au départ seuls les incrédules prenaient pour folle, et à laquelle aujourd'hui ses fidèle font perdre sa voix alors qu'elle résonne de la façon la plus actuelle, trop actuelle, en plein incendie de Troie.

La lanceuse d'alerte troyenne apparaît forcément en creux dés le début de la mobilisation lycéenne de cet automne, malgré et en même temps du fait que des étudiants en art ont préféré érigé un Cheval de Troie, se réapproprier l'offensive achéenne.

Il faut dire que c'est toute la figure du lanceur ou de la lanceuse d'alerte qui a un coup dans l'aile, minée de l'intérieur, comme par un Cheval de Troie, tiens, un virus insidieux, par des impostures qui vident comme je l'ai dit cette figure de tout son sens, à l'initiative de gens le plus souvent désagréables, qui finissent immanquablement par se diriger dans la direction de leur crampe de bras droit.

L'archétype de la princesse Cassandre reste sans nul doute la figure de l'écologiste, traité de fol à la façon caricaturale des années soixante-dix, ou à celle plus insidieuse d'aujourd'hui. Mais la figure de Cassandre, par là-même symbole des avertissements de la science-fiction, y est entrée par des chemins pas toujours heureux. Un exemple parmi d'autre : Cassandre Seldon, surnom ironique que ses opposants donnent au lanceur d'alerte Hari Seldon dans *Fondation* d'Isaac Asimov. Mais l'effondrement de *Fondation*, ce *space opera* pétri d'Histoire romaine, représente la pire parodie collapsologue de nos préoccupations modernes : l'*après* y est foncièrement impérialiste, autoritaire, capitaliste et technophile jusqu'à

en être pro-nucléaire, le retour au charbon équivalent à un retour aux ténèbre du Moyen-Âge !

N'importerait-il pas de redorer, comme on rhabille une de ces jolies effigies de Carnaval aujourd'hui réappropriées par les mouvements sociaux, des géantes-infirmières des Hauts-de-France au Cheval de Troie déjà évoqué, le blason de Cassandre, celle que les hommes silençaient comme on dit trois-mille ans plus tard ?

Si je vous dit : *n'ayez pas peur*, à quoi pensez-vous ? Au trop célèbre slogan du pape Jean-Paul II, bien sûr. Qu'avec moins de mauvaise foi qu'on le penserait on pourrait traduire : *n'ayez pas peur du Sida, chrétiens d'Afrique*. Comme on aurait dit plus tard : *n'ayez pas peur du Covid*. Aurait-il fallu alors, pour poursuivre dans la même culture cinéphile dans l'aire d'octobre (et de toute l'année, peut-être à vrai dire davantage dans *l'or du temps* que dans *l'air du temps*), une intervention à la façon de Geena Davis dans *La Mouche* de Cronenberg : *si, ayez peut, ayez très peur* ? On pourrait le tourner d'une façon plus encourageante : *si, écoutez voter peur, votre malaise, vos émotions négatives, puis sortez couverts, et n'ayez plus peur*.

Ce discours pontifical, puis sa continuité complotiste, sont-ils d'ailleurs aussi rassurant, aussi dénués de peur qu'ils le prétendent ? On peut aussi bien y voir une peur panique, plutôt dans le sens d'une panique morale : du préservatif, des masques, des vaccins, mais aussi, pour revenir à la doctrine pontificale de Jean-Paul II, la peur du communisme sous toutes ses formes, y compris anti-autoritaires à travers les luttes indigènes du Chiapas, très

loin du totalitarisme polonais et soviétique qui avait toujours aussi bon dos.

Si vous tenez d'ailleurs une référence artistique, ou anti-artistique, plus ouvertement militante que le film de Cronenberg, pour ironiser de façon plus pertinente sur les discours rassuristes dans ce qu'ils ont de problématiques, la peur de la peur comme arme égale à la peur elle-même, vous pouvez écouter la chanson *Faut pas s'inquiéter* de Pigalle, le fameux projet parallèle des Garçons Bouchers, sur leur album *Alors…* Une chanson à l'attaque plus radicale que le présent récit, parce qu'elle ironise sur la catharsis procurée par la série B, dont la défense a été mon attaque plutôt tendre, avant celle du cœur du problème. On sait depuis James C. Scott que l'art et autres expressions symboliques, dont encore une fois Carnaval, ne se réduisent pas au rôle conservateur d'une catharsis, très loin de là, mais on ne peut leur nier tout à fait ce pouvoir.

Et si la peur est l'arme du système, si tout simplement elle est une arme, que penser du slogan fédérateur : *elle change de camps* ? Cette arme est réputée s'être retournée depuis le début du mouvement *#MeToo*, mais on peut en dire de même après la grande journée de tumulte du 17 octobre dernier, qui a vu le pauvre Ministre de l'Intérieur Laurent Nunez se jeter vraiment d'une falaise comme l'y enjoignait le slogan de la rue, se ridiculiser, perdre toute crédibilité, montrer qu'il n'était pas l'homme de la situation, en proposant dés le lendemain sa démission pour

se la voir refuser par le Président, obligé de rester en place pour gérer l'épineux problème créé par l'État.

Bouh !

J'avais promis une revue de presse au vitriol. Elle ne concernera qu'un article, un édito, ce qui en soi généralement une cible facile, mais le journal l'est un peu moins. Un journal de gauche qu'il est toujours un plaisir de critiquer en tant qu'anti-autoritaire, indépendamment de la qualité et de la relative pertinence de ses analyses (qui ne sont pas davantage le problème dans un organe de presse néo-libéral, qui peut d'ailleurs racler très à droite quand ça lui chante, comme *Le Monde*) : j'ai nommé *Le Monde Diplomatique*. Je m'efforcerai de montrer que, sans surprise encore une fois, un édito du Diplo peut n'avoir rien à envier, en terme de manque de subtilité, à un autre du *Figaro*, et sans être excessivement plus progressiste.

Il s'agit de l'édito par Évelyne Pieiller du *Manières de voir* d'août-septembre 2026, qu'elle a elle-même dirigé, et qui porte justement sur *Les Stratégies de la peur*. Vous pourrez lire l'article en entier, même sans abonnement, sur le site du journal, sous le tire *La Soumission de l'imaginaire*, et ainsi replacer comme vous le souhaiterez mes citations et mes commentaires dans leur contexte.

Mme Pieiller se situe dans la continuité de son édito pour un autre *Manières de voir*, celui d'août-septembre 2025, intitulé *Géopolitique des sentiments*, et où elle s'est visiblement entichée de la sociologie des émotions. Domaine dans lequel il est impossible de ne pas penser à

Eva Illouz, citée plus haut, mais bizarrement Mme Pieiller ne semble pas montrer de reconnaissance envers la sociologue, qu'elle ne cite pas une seule fois. Or dans l'édito sur la peur, pour le moins, c'est un peu moins vrai pour le précédent, Mme Pieiller édulcore toute la critique de la pensée positive, de la *happycratie*. D'où dans cet édito des saillies éminemment validistes comme celle-ci :

« Et ce que nous avons en nous de penchants paranoïaque, mélancolique, schizoïde, voire sadomasochiste… y trouve obscurément résonance. »

Mais j'ai conscience de la relative vanité à brandir la langue intersectionnelle, pour mieux parler de validisme et de psychophobie, face à la vieille gauche du *Monde Diplodocus*. Et en parlant et de vieille gauche, le problème de l'édito est ailleurs, visible dans l'extrait un peu plus long qui va suivre, et qui dans l'article suit la mention d'une double enquête menée par Science Po, entre 2023 et 2024, sur les *Peurs collectives et individuelles des français*. Mme Pieiller part de cette double étude pour dévider son pseudo-argumentaire comme suit :

« Peu de surprise dans les objets de crainte, sinon leur hiérarchisation : le déclin économique du pays angoisse moins (20,4 %) que le réchauffement climatique (32,2 %), et le communisme plus que le libéralisme (le mot capitalisme semble avoir disparu). Oui, si peu de surprise par rapport à ce qui sans trêve alimente les faiseurs de lois et ceux d'opinion que c'en est quasiment troublant. En

corollaire, mouvement logique, il apparaît que l'élan qui porte vers l'espoir, l'espoir dans la vie, s'émousse : 56 % des enquêtés l'accueillent peu souvent… La fin du monde semble hanter davantage encore que les fins de mois, on le voit d'ailleurs dans les arts, dans toute une culture pop et populaire, qui célèbre l'Apocalypse, redevenue tendance, étrange resurgissement d'un vieil imaginaire religieux dans un monde pourtant fortement déchristianisé.

« Il est vrai, qui l'eût cru, que 24 % des Français ont peur du diable. »

Là, un écolo dans mon genre ne peut que rester bouche bée et se demander : je me suis trompé de lecture, c'est un édito du *Figaro* des années soixante-dix ? Car Mme Pieiller ne vise à aucun moment les survivalistes, les collapsologues, les écofascistes et tout autre mouvement réactionnaire, c'est bien des Cassandre écolo de base dont elle donne une caricature d'un autre âge comme prophètes illuminés, ici comparés carrément à des fanatiques religieux craignant le Diable (caricature laïcarde en elle-même dérangeante).

Du moins je ne peux lire cet extrait autrement. Mais l'éditorialiste a probablement vingt coups d'avance, et il lui serait très facile de ridiculiser ma réaction : il lui suffit pour cela de mal rédiger son article, et notamment ce passage, assez mal pour garder un flou sur son propos. La peur du réchauffement climatique est-elle vraiment comparée à la peur du communisme ? La fin du monde assimilée à l'imagerie religieuse est-elle l'effondrement écologique, en vertu du slogan bien connu (et plus pertinent que l'édito

dans son refus des hiérarchies… mais Mme Pieiller promeut-elle vraiment en sous-main une hiérarchie des grandes luttes ?) : *fin du monde, fin du moins, même combat* ? La mention de la croyance au Diable peut-elle être autre chose qu'un élément de langage digne du journalisme le plus exécrable ?

Le reste de l'article est à l'avenant, aussi mal rédigé : ainsi de la dernière citation sur laquelle je m'arrêterai :

« L'ennemi sera l'autre. Au choix : le pollueur, le contaminateur, le pauvre, l'extrémiste, etc. »

On pourrait, si l'on croit à un propos cohérent, le comprendre ainsi : on croit trop souvent que le pollueur, le contaminateur, l'extrémiste, c'est l'autre. Mais dans ce cas, que vient faire *le pauvre* dans la liste ? On s'attendrait alors forcément à voir mentionnés l'étranger, l'immigré, première figure à laquelle on pense dés qu'il est question de la peur de l'autre, mais non, la liste accole au pauvre le pollueur, sans préciser justement s'il est pauvre, et l'extrémiste, sans préciser s'il est de gauche ou de droite (de droite, fascisme et djihadisme mêlés et fréquemment associés, c'est utile de préciser face à certaines paniques morales sur l'islamo-gauchisme). Comme il paraît très peu probable que Mme Pieillier défende une position rouge-brune, je préfère parier sur une rédaction au fil de la plume, non pas comme un beau poème surréaliste, mais comme un vulgaire édito.

Et par-dessus cette rédaction épouvantable s'ajoute une certaine couche de naïveté, qui dégonfle un peu le ton très pédant de l'article. Cette naïveté transparaît dés le

premier compte rendu, au début de mon second extrait, de l'étude science-piste sur les peurs (accessible en deux Pdf dans les notes de l'article, il est toujours utile d'y jeter un coup d'œil). Il faut en effet une bonne dose de naïveté pour s'étonner que le mot *capitalisme* disparaisse des peurs des français au sein de qui ne reste qu'un *sondage*… c'est quoi la conclusion que la journaliste tire de cette étude, déjà, que les peurs sont fabriquées, c'est bien ça ? Un autre problème des sondages en général, c'est ce que les sondés sont censées comprendre : or le mot *libéralisme* est bien plus ambigu que *capitalisme*, son sens change du tout au tout selon qu'il est politique ou économique ; et si l'on place dans l'autre plateau de la balance l'expérience du pseudo-communisme au XXe et XXI siècle (mais ça aussi, c'est une langue étrangère pour beaucoup de monde au *Diplodocus*) rien de plus compréhensible à ce que le communisme effraye plus que le libéralisme.

Je maintiens mon conseil de parcourir en diagonale les deux volets de l'étude, pour déterminer plus efficacement que moi, qui n'a pas d'avis tranché sur la question, à quel point Mme Pieiller peut faire une forme de *cueillette des cerises*. Je ne prétend pas qu'il n'y ait dans cette étude plus d'une peur des français qui m'inquiète moi-même, mais d'autres me semblent tout à fait fondées : je reprendrais plutôt espoir pour les prochains mois, l'espoir auquel la journaliste enjoint de façon autoritaire, en lisant que la fascisme est l'un des plus grandes peurs politiques des français ; j'ai cependant conscience de l'ambiguïté de la peur du RN, arme qui a propulsé au pouvoir la macronie, dans la suite de trente ans de politique scélérate de création médiatique du RN par le Parti Social-Traître ; et puis tout

ce qui est étiqueté *extrême-gauche* fait peur, l'anarchie bien plus que le communisme (mais ça non plus, ça ne devrait pas gêner au *Diplodocus*). Encore une fois, je ne réjouis pas du résultat de cette enquête ; quant à m'en désoler, ça reste à voir...

Et puis, cette enquête parle de la peur en général, des phobies individuelles, de celles qu'on peut trouver mignonnes de l'extérieur, dans le genre de la peur des araignées. Donc, retour à la case *validisme*.

Quel, est, au fond, le propos de cet article ? Il s'agit, dans un esprit très vieux jeu, d'opposer de façon binaire la peur de l'avenir, et tout sentiment négatif vis-à-vis de celui-ci, à l'espoir et au courage, vue à travers la figure de la Résistance selon Marc Bloch. Parce que ça fait toujours bien, les flonflons patriotards sur les heures les plus sombre de notre Histoire, et rien n'est plus efficace que de comparer le capitalise actuel à l'Occupation, n'en déplaise au rabats-joies trop tatillons sur la déconstruction des théories du complot, et qui persistent à trouver ce genre de parallèle excessif.

Les historiens-historiennes ont d'autres raisons de casser les pieds quand on parle de l'héroïsme de la Résistance, en rappelant notamment le nombre de français qui n'étaient ni résistants ni collabos mais qui ont suivi les routes de l'Exode. Ce qui demande autant de courage et d'espérance que de traverser la Méditerranée. Ce parallèle avec les peuples colonisés, qui peut sembler osé à première vue, est pertinent en mémoire de deux faits : du côté du charabia politicard, une splendide sortie de 2015 de Nadine Morano (je sais, la référence est insultante pour le Diplo),

enjoignant le peuple syrien à suivre l'exemple de courage du peuple français et à résister *chez lui* ; du côté de la langue d'historien-historienne, les milliers de soldats indigènes enrôlés de force dans les colonies et sans lesquels, sans non plus les milliers de conscrits soviétiques qui n'ont pas non plus choisi leur destin, sans non plus les cellules résistantes trahies par leur hiérarchie comme le groupe Manouchian (on s'éloigne certes du colonialisme, mais une piqûre de rappel est toujours utile, surtout si l'on persiste à réduire toute résistance aux vertus individuelles d'espoir et de courage, et même si je ne déresponsabilise pas l'individu, qui s'est toujours montré responsable dans les pires circonstances), sans lesquels les leaders de la Résistance et les Alliés, s'ils ont récolté tous les lauriers, n'auraient pas eu l'air malins.

Le problème de roman national, dans la conclusion grandiloquente de l'article, n'est que l'épiphénomène d'un autre problème relevant plutôt de la sociopsychologie de comptoir, décidément très loin d'Eva Illouz, et auquel j'ai déjà fait un sort plus haut : l'opposition binaire entre la peur et autres émotions négatives et débilitantes d'une part, l'espoir et le courage d'autre part.

Tout cela avec, probablement, à la clé, le discours le plus rétrograde qui puisse se concevoir en 2026 sur l'écologie.

La peur de la peur est justement critiquée par certains écologistes. Ici on s'aventure en terrain miné : celui celui de la lutte anti-tech, anti-indus. Il faudrait vraiment que les Presses du Radeau se décident à publier leur contribution à un grand chantier où elles ne révolutionnerons rien, la

littérature étant déjà abondante, mais auquel il est vital à des personnes comme moi de contribuer : une *écologie radicale handicapée*, voire même un *néo-luddisme handicapé*, histoire de clamer bien fort que nous autres personnes handicapées ne sommes pas l'otage de du couple infernal formé, dans une vision mythique commune où seule la perspective change, par la société industrielle et l'écologie réac.

C'est pourtant sans arrière-pensées malveillantes que je me suis renseigné récemment sur un livre dont j'avais eu connaissance il y a quelques années : *Contre la résilience, à Fukushima et ailleur*s, de Thierry Ribault, publié chez l'Échappée en 2021. Je confesse ne pas l'avoir lu dans le texte : je me suis contenté de l'aperçu déjà très dense qu'est l'interview de l'auteur sur le site *Science critique*.

Nous sommes beaucoup à en avoir assez d'entendre parler à tout bout de champs de résilience, après que le galvaudage du terme soit devenu médiatique en France par la faute du gouvernement macroniste, durant la dernière pandémie. Or Ribault considère la résilience comme un concept problématique dés le départ, un concept pseudo-scientifique dans tout un spectre de disciplines, de la psychologie positive à la science des matériaux, et non un concept détourné de son sens comme le pense Boris Cyrulnik, qui arrive pourtant à la même conclusion (pourquoi un psychanalyste ne dirait-il *que* des âneries ?), en prenant l'exemple plus spécifique d'Haïti quelques années après le séisme de 2010 : les deux penseurs sont d'accord pour voir dans la résilience, ou *une certaine* résilience, une injonction à s'adapter et à se soumettre à la catastrophe capitaliste (qui dans le cas d'Haïti n'était pas le

séisme, inévitable, mais ses conséquences sociopolitiques). C'est pourquoi Ribault oppose *résilience* et *résistance*.

C'est dans ce contexte qu'il réhabilite la peur contre son contraire perverti, non pas l'espoir ni le courage, en tout cas pas le courage de la résistance (je brode un peu sur un parallèle avec Pieiller, je sais que ce n'est pas très rigoureux…), mais la *peur de la peur*.

À ce point du récit commence un basculement de perspective, mais sans abandonner la précédente ; je ne vais pas vous refaire le coup du thèse-antithèse-synthèse.

Je dois avouer que ne pas avoir attendu, et ne pas être seul à ne pas avoir attendu, de découvrir l'essai de Ribault, pas plus d'ailleurs que celui de Cyrulnik, pour comprendre le problème de la résilience, et celui paradoxalement moins évident de la stigmatisation de la peur, que cette modeste clairvoyance arrange très bien mon égo militant, qui ne veut pas devoir quoique soit à n'importe qui.

Que ce soit clair : si j'ai parlé de terrain miné de la lutte anti-tech, aucun élément, dans l'état actuel de mes maigres connaissances, ne me permettent de dire que Thierry Ribault a des accointances avec les éléments les plus infréquentables de l'écologie. Ce n'est pas de l'auteur dont me méfie (son interview ne contient aucune provocation réactionnaire envers des luttes alliées, c'est plutôt bon signe), mais de son éditeur, qui offre depuis quelques années, avec une complaisance manifeste, une vitrine à l'écologie la plus réactionnaire (dont une collection entière, et donc une plus grande importance qu'il n'en a, à un certain groupuscule qui truste les slogans anti-

indus, bien après que les féministes aient dénoncé, selon un titre de brochure, *Le Coming-out masculiniste de Pièces et Main-d'œuvre*). Mais la technocritique étant un credo de l'Échappée, il est normal que le livre de Ribault y trouve sa place ! Encore une fois rien dans son interview ne m'a mis mal à l'aise.

En revanche, je constate un fait dont on ne saurait rendre l'auteur responsable : ses thèses ont manifestement circulées dans des groupuscules vraiment réactionnaires. En témoigne une excellente enquête de Reporterre, qui existe aussi en brochure : *Survivalisme, discipline et antiféminisme : plongée dans le collectif Anti-tech Resistance*.

On y apprend que ce groupuscule ultra-autoritaire et réactionnaire, auquel seul manquent les thématiques raciales pour cocher le bingo de l'écofacisme, a pour stratégie de *cultiver l'écoanxiété et la peur*, et dénonce également *la résilience du système*, en accusant toutes les luttes qu'il n'aime pas, c'est à dire toutes les luttes de gauche et surtout les luttes féministes et de genre, d'encourager cette résilience.

D'où un avertissement qui reste tout à fait sensé derrière sa défense maladroite, méprisante et réac dans un antre sens par Mme Pieiller : oui, le système crée la peur dans un but de pouvoir, comme il le fait, de façon moins évidente, de la résilience.

Il est toujours malvenu, dans la mainstream de l'écologie, réformiste ou faussement radicale, de critiquer Greta Thunberg. Qu'on me laisse dire que s'il s'agit de défendre une camarade psychiatrisée (sachant la pertinence

de défendre de discriminations des personnes bien plus détestables que Thunberg : d'où la nullité de l'argument quand il s'agit d'invalider toute critique), j'ai déjà précisé que j'étais concerné en premier chef par les luttes de personnes psychiatrisées, mais qu'en outre, à l'inverse de cette figure invitée à toutes les conférences des élites, je fais partie des franges les plus précaires de la population occidentale. Ce qui me donne une double raison de craindre une certaine écologie (je parle en général, je ne me limite pas à Thunberg dont je ne démonterai en réalité qu'une seule déclaration médiatique), même pas écofasciste, toute celle qui montre de vrais problème à converger avec l'ensemble des luttes, et notamment, angle mort le plus prononcé, à intégrer la lutte des classe, l'écologie sans lutte des classe étant un non-sens, d'aucuns disent du simple jardinage. Et dans ce sac ne nœuds les précaires et les minorités ont tout à craindre de l'appel systématique à la peur et à l'écoanxiété.

Partant de là il est nécessaire de critiquer le mot d'ordre de Thunberg : *je veux que vous paniquiez*. C'est là qu'il redevient opportun d'en rappeler au bon sens : paniquer ça signifie, pour prendre l'exemple historique le plus fréquent, mourir par dizaines dans l'incendie d'un théâtre après avoir tenté d'ouvrir les porte à contre-sens. C'est bien un incendie mondial que nous vivons en ce moment, et en réalité depuis des décennies, et non dans un futur distant. Donc oui, écoutez votre peur, mais ne paniquez pas.

C'est le moment de revenir à l'actualité brûlante, sans mauvais jeu de mot, de cet automne, avec un témoignage

que j'ai recueilli d'un samedi d'octobre, sur un lieu de lutte où je n'étais pas :

Une place publique en plein chaos, cernée de CRS, saturée de gaz lacrymogènes, au point qu'on a fermé la station de métro. Et malgré tout, la foule manifestante évacue dans le calme, sans aucun mouvement de foule qui aurait pu être meurtrier. Une évacuation dans le calme par une discipline spontanée et horizontale, tout le contraire de la discipline militaire des survivalistes et écofascistes dans le genre d'*Anti-tech Resistance*.

Vous aurez compris que l'évacuation est une métaphore en ce qui concerne la planète, qu'on n'évacuera pas vers une planète B. Mais il nous faut malgré tout temporiser et élaborer une stratégie, qui ne passera pas par des pétitions en ligne, mais bien par la rue, par le blocage qui, comme le rappelle utilement Léon de Mattis, est la même chose que la grève, y compris la grève générale, et tout ce qui peut enrayer la machine.

On évitera ainsi la perspective sinistre d'un de ces lanceurs d'alerte chez qui on pourrait déceler une forme utile de peur autant qu'une dénonciation de ce sentiment comme arme : Bertrand Charbonneau, qui avait très bien senti ce qui signifierait un État d'urgence écologique, et en quoi il ne sauverait rien d'autre que les intérêts du capitalisme et de l'État contre les populations précaires et colonisées de la planète.

J'ai donc pris le virage que les camarades attendaient de ce récit : sans faire volte-face dans le sens de *la peur de*

la peur, il me faut me recentrer, jusqu'au terme de ce voyage à travers les idées et l'expérience, sur *la peur comme arme d'État*. Mais pas seulement arme d'État au sens strict : il nous faut nous interroger sur la facilité avec laquelle nous forgeons nos propres chaînes.

Je vais remontrer à nouveau le fil de mes souvenirs personnels, cette fois à rebours de mois en mois et de jours en jours, sur l'année écoulée, jusqu'à la précédente tentative de grève générale, le mouvement *Bloquons-tout* du 10 septembre 2025 ; cette grève générale pour laquelle la base militante était chaude comme la braise, mais que de l'aveu de celle-ci les directions syndicales, conformément à leur rôle historique, ont sabotée.

Nous sommes à la fin de l'année 2025, à une date imprécise dans ma mémoire, probablement début décembre. Les derniers mois de 2025 m'ont paru, selon mon point de vue très subjectif d'une situation globale qui ne se limite pas à cette année-là, hantés par la récurrence d'une forme de désinformations de gauche, même pas du tout confusionniste. Le fait est en tout cas que je mesure pleinement à partir de cette époque l'ampleur de ce fléau.

Ainsi, j'attends cette époque ou à peu près pour réaliser que je suis induit en erreur depuis deux ans, par je ne sais plus quel source, sur un détail de la loi scélérate Kasbarian-Bergé : je croyais dur comme fer à l'existence d'un volet donnant le droit aux proprios d'expulser des locataires *même s'ils ont réglé leur dette de loyer*. Or il s'agissait d'une proposition retoquée en 2023, puis une deuxième fois en 2025.

Comme si la situation du logement en France n'était pas déjà catastrophique !

Voilà pour le contexte de cette année-là. À la date incertaine de début décembre, une autre discussion surprise au vol m'inquiète en terme de déformation des faits, tout en relevant moins de la peur que de la rancœur, par ailleurs légitime.

Cette nouvelle rumeur concernait un livre et un auteur qu'il ne s'agit en rien de défendre, le problème se situant ailleurs : François Ruffin et son essai *Itinéraire : ma France en entier, pas à moitié !* Un titre maladroit, à l'image de l'expression : *réconcilier la France des tours et celle des clochers*, mais qui ne traduit finalement qu'une parodie républicaine et électoraliste, avec en prime la démagogie opportuniste propre à l'auteur, d'un enjeu fondamental de la convergence des luttes, où vous entendrez luttes faites par la base, sans patrie, ni frontières.

Je ne pouvais donc que m'inquiéter d'entendre le propos de ce livre dont en lui-même je me contrefout, déformé ainsi : *Ruffin préfère les ruraux blancs aux personnes racisées de banlieue*. Vis-à-vis de quoi, si ce n'est de ce torchon, cette désinformation était-elle inquiétante ? Tout simplement vis-à-vis du rapport des luttes urbaines aux luttes rurales, depuis que grandes villes et campagnes se regardent en chiens de faïence.

Et pourtant, voilà que la Coordination paysanne entre dans le jeu de la grande convergence actuelle.

Mais rien de ne devient simple pour autant : il ne l'est pas forcément d'évoquer le nom de ce syndicat devant certains anarchistes, notamment s'ils ont lutté à la ZAD de

Notre-Dame-des-Landes et s'en sont fait évincés après l'abandon de l'aéroport en 2018. Le syndicat paysan n'est-il pas accusé d'avoir participé, avec d'autres syndicats et des partis de gauche, avec les *appelistes* du CMDO, à cette trahison bureaucratique ?

Laissez-moi rapporter un témoignage très subjectif qui vaut ce qu'il vaut : quelques années après les faits, les factions ennemies de la ZAD tardive, appelistes et anarchistes, parviennent dans certains espaces à se côtoyer avec une froideur polie (c'est ça qui est subjectif : et si l'ambiance était un peu meilleure que ça ?) sans que personne n'enferme personne d'autre dans un coffre de voiture pour le déposer devant l'HP le plus proche, ou n'incendie les fondations d'un de ces espace comme d'une certaine École des Tritons.

Sur cette question de rancœur plutôt que de peur, le récit montre que sa perspective ne saurait entièrement basculer, et donc, non, il n'est pas question du vieux coup de la dissertation scolaire, thèse, antithèse, synthèse.

Si la convergence des luttes est nécessaire, il nous faut refuser l'Union Sacrée, selon un terme déjà détournée pour les luttes en temps de « paix », par exemple à Notre-Dame-des-Landes. Si la vraie convergence des luttes est spontanée et horizontale, l'Union Sacrée est autoritaire et hiérarchique (jusque dans la hiérarchisation des luttes), elle efface toute querelle légitime, sur des sujets pouvant aller de l'autoritarisme lui-même aux violences sexistes et sexuelles, elle impose une stratégie centralisée, ruine le *maintenant*, accuse toujours les même de semer la discorde : la tête du mouvement accuse la base, les forces

d'encadrement accusent les éléments qui débordent ; l'Union Sacrée sous ses formes les plus extrêmes, dévalant sur la pente de la bureaucratisation, interdit tout débat, sachant bien que celui-ci peut-être très houleux et s'achever parfois sur une rupture, et tout cela ne nuit-il pas à la cause ?

Malgré les miracles que la convergence des luttes a accompli depuis dix ans et qui porte encore de grands espoirs en cet automne, je ne vais pas jouer au Pape Jan-Paul II grimé vaguement en curé rouge : *N'ayez pas peur les uns des autres, et ainsi vous ferez peur au système*. Même si c'est tout à fait ce qu'il nous faut.

Je maintiendrais le basculement de perspective sur le point suivant : il est inutile de compliquer encore le jeu de la politique en déformant les faits, en colportant des rumeurs.

Je continue à remonter le temps : nous sommes déjà au début et en plein cœur du *Bloquons-tout*, entre les grandes dates syndicales du 10 et du 18 septembre.

Autour de moi ces quelques jours se passent dans un climat de paranoïa. J'entends cette double nouvelle sans en connaître la source : d'un côté le service d'ordre de la CGT aurait promis la plus grande fermeté envers les casseurs, qu'il aurait accusé d'être des infiltrés d'extrême-droite, de l'autre des autonomes auraient accusé le même service d'ordre de viols et d'agressions transphobes.

Je ne sais toujours pas, et je n'ai pas cherché à vérifier à vrai dire, ce qu'il en est des faits. De manière générale, l'inquiétude restait légitime. *Bloquons-tout* a vu des figures

staliniennes dénoncer des Black Bloc à la police, et de manière générale toujours, sans pointer des faits précis de 2025, la CGT ne supporte pas de ne pas avoir le contrôle du mouvement social ; d'où des événements problématiques, mais hélas non pas isolés, telle la répression du 1er mai 2021 à Paris, au sujet de laquelle vous pouvez consulter en ligne le dossier solidement étayé, et nourri en points de vues divergents, du Centre de Recherche pour l'Alternative Sociale (CRAS).

Mais il reste nécessaire de vérifier les faits, ce que je n'ai pas fait, ce pourquoi à l'époque je prenais bien garde de ne pas colporter ces rumeurs, avant de les rapporter maintenant avec recul. Comme pour le logement à propos de la loi Kasbarian-Bergé (référence appelée à revenir avant la fin de cette brochure), la réalité est déjà assez morose sans besoin d'en rajouter. Cela ne veut pas dire que les rumeurs relevaient de fake news, comme c'est le cas de l'anecdote qui va suivre au terme de cette remontée du temps.

Le terme de cette traversée m'amène à une anecdote qui sur le plan personnel n'est pas forcément glorieuse, et même un peu ridicule, bien plus encore que le caprice m'amenant à claquer la porte d'un château il y a dix ans.

Nous sommes quelques jours avant le jour de grève du 10 septembre, et même quelques jours avant la démission programmée du gouvernement Bayrou le 8. Un bel enthousiasme flotte dans l'air de France. Sauf dans ce qui sera une véritable brève de bistrot. Nous sommes attablés avec quelques amis et quelqu'un que je ne connais pas, et que saisit une angoisse mortelle à laquelle il pense tous les

jours, qui n'est pas elle non plus illégitime, encore moins quand on a un enfant comme c'était le cas : la Troisième Guerre Mondiale.

Mais cette personne nourrit sa peur de toutes sortes d'informations non vérifiées. Sur ce plan, les Presses du Radeau ne peuvent donner de leçons. Comme elles l'ont écrit au moment ou les mots de *fake news* et de complotisme étaient sur toutes les lèvres, les *fake news* ne sont en rien l'apanage d'un *autre* qui serait ouvertement d'extrême-droite, cantonné à des mouvances sectaires et fascisantes, ni même un tant soit peu radicales. Tout le monde partage des *fake news* et des réflexes complotistes, comme tout le monde partage des présupposés oppressifs, sur ce dernier point le déni est un manifestation typique d'une forme ou d'une autre de privilège blanc, cisgenre, etc... et le sujet des *fake news* et des réflexes complotistes et à reconsidérer de même.

Et les Presses du Radeau ont déjà donné, dans le boulet parmi leurs plaquettes, qui désirait justement damer le pion aux complotistes sur leur propre terrain, et se risquait dans une défense, par ailleurs déconnectée du terrain en dépit de sa légitimité, et nourri d'espoirs assez fumeux (équivalent d'un nouveaux mouvement Gilets Jaunes, alors que celui-ci revient cinq ans plus tard… beau sujet de bac philo pour tou.te.s les Évelyne Pieiller de la presse : l'espoir ne pose-ils pas autant de problèmes politiques que la peur ? Variante : commentez cette citation de Vaneigem : *l'espoir est la laisse de la soumission*. Vous avez quatre heures), dans une défense donc d'un mouvement à la fois anti-Pass Sanitaire, pro-vax, de gauche et relié sans conditions aux luttes pour les retraites et

l'assurance chômage. Une brochure qui malgré ses bonnes intentions regorgeaient de rumeurs et d'informations non vérifiées, desservant un propos que désormais les Presses ne veulent plus défendre et dont elles ne désirent plus discuter, ne conservant la brochure qu'à titre de documents sur leur propre histoire, coincées par le fait qu'il a déjà circulé et par celui plus ludique qu'elles l'ont auto-parodié au sein du projet Babel dada et par là intégré à leur propre histoire semi-légendaire. Bref, l'équipe des Presses du Radeau n'est pas forcément plus maligne que d'autres.

Ce jour de rentrée 2025, dans ce qui ressemblant à une veillée de contes d'horreur, notre interlocuteur affirmait que l'âge d'enrôlement venait de passer de 15 à 75 ans d'autres versions entendues quelques jours plus tard disant *de 16 à 76 ans*. Il semblait considérer que *Bloquons-tout* allait commencer dans ce qui s'apparentait déjà à une dictature militaire :

—Tu sais qui Macron a prévu de nommer après Bayrou ? Lecornu, le Ministre des Armées… ça veut tout dire…

Je ne sais pas si ça veut *tout* dire, mais ça ne veut pas dire n'importe quoi.

Et notre interlocuteur pensait qu'en cette nouvelle loi martiale, le 10 septembre, l'État, résolu à ne tolérer aucune manifestations, allait envoyer dans les rues de France des blindés léger avec des armes soniques capables de rendre sourd, les même utilisés contre la révolte Kanak, et qui avaient échoué à maintenir l'ordre dans la colonie (pour mémoire, ils n'avaient pas fonctionné à cause des conditions climatiques locales, mais en outre n'avaient pu être refroidis car les chambres froides étaient déjà prises par

les hélicoptères.. un fiasco beau comme un 17 octobre). En somme, voilà un fantasme gratifiant pour une certaine martyrologie militante : des grévistes de la Métropole vont prendre plus cher que le peuple Kanak dans les colonies. Ne serait-on pas déjà en *dictature* ?

La mention des blindés capable de rendre sourd fait l'effet d'une douche froide : quelques minutes auparavant la tablée était toute dans l'enthousiasme guilleret du Bye-Bayrou et de la grève du 10 septembre, et maintenant la voilà plongée dans l'épouvante.

C'est le moment enfin d'avouer que, non, décidément, je ne suis pas un héros, comme disent les poètes Pierre Autin-Grenier et Daniel Balavoine. Après la trop longue trêve sociale précédent cette rentrée 2025, il me faut une préparation mentale considérable pour retourner dans la rue, et y retourner encore la peur au ventre. Je subis toujours l'effet d'un traumatisme de l'année 2016, nourri au fur et à mesure des années par l'escalade dans la violence étatique. J'ai par ailleurs manqué l'essentiel du premier mouvement Gilets Jaunes de 2018-2019, car je luttai alors contre une crise de décompensation, ses prémisses et ses suites, et ce serait toute une histoire ensuite de rattraper le feuilleton. Cette appréhension continuelle, et le fait que telles ont toujours été mes méthodes, par choix personnel et non par posture morale, me rangeront toujours parmi les anarchistes non-violents, car il y a en a bien plus qu'on ne le croit, et je n'ai pas de leçons à recevoir, ni à donner, aux personnes qui revendiquent la destructions de biens du capital. N'en reste pas moins épineuse, face aux forces de l'ordre, la question de la légitime défense, quand le simple fait d'être au mauvais endroit au mauvais moment, ou

d’authentiques diffamations, suffit à vous assigner en justice comme personne radicalisée et violente. D’où l’utilité d’explorer toutes les places du militantisme, jusque dans la logistique et l’entraide, et pas seulement dans l’action coup-de-poing.

Bref, en cette rentrée 2025, je ne suis pas prêt, même si j’étais à deux doigts de l’être. Croyant dur comme fer à cette histoire de blindés, elle me fait paniquer.

Le 10 septembre, me traitant de lâche, je reste chez moi, passant ironiquement l’après-midi à relire quelques recueils de nouvelles d’épouvante fantastique (virtuellement utiles pour les Presses du Radeau, mais pour celles-ci ce n’est ni le temps ni l’énergie qui manquent).

L’avantage de ma couardise, c’est que je n’ai colporté aucune *fake news*, ayant d’ailleurs déjà renoncé à l’usage des réseaux sociaux.

Finalement, la suite du mouvement montrait ce que cette panique avait d’exagéré. Était-elle tout à fait infondée pour autant ? On entre dans un débat assez byzantin, et qui demande, sans garantie de trancher dans un sens comme dans l’autre, de remonter le temps en sens inverse, de jours en jours jusqu’au présent.

Nouvelle brève de comptoir, cette fois d’après-manif et d’après-chaos, après l’Acte I du mouvement *Gilets Jeunes*, au soir du lundi 19 octobre 2026. Dans le bar ou je suis posé, je dois emprunter un smartphone pour vérifier une information donnée avec prudence, comme une possible *fake news* : le couvre-feu décrété dans la ville ne concernerait pas seulement les personnes mineures mais,

dans certains quartiers, tout le monde. Et comment je ferais pour rentrer chez moi ?

Effectivement : *fake news*.

Le lendemain, 20 octobre, dans l'après-midi, je crois pouvoir dire sans grandiloquence que je vis une expérience inédite et surprenante en quarante ans d'existence ; une expérience à laquelle n'ont pas suffi à me préparer toutes mes lectures sur les rumeurs et les légendes urbaines, ou plus exactement légendes contemporaines, sur leurs mécanismes que je maîtrisent mieux, par passion des folklores et des mythologies, que ceux du complotisme, domaine bien distinct du précédent malgré leurs fréquents recoupements, et encore moins m'y ont préparé mes lectures sur les légendes anciennes, que l'on ne peut que déchiffrer à distance. En ce mardi 20 octobre donc, je saisis sur le vif de l'instant la formation embryonnaire d'une rumeur, qu'elle avorte ou non.

Zonant en ville, je croise une connaissance, et nous échangeons quelques minutes en pleine rue avec une de ses propres connaissances rencontrée par hasard. Connaissance B nous apprend cette nouvelle inquiétante : le 24 octobre, jour de l'Acte II, l'État va envoyer l'armée.

Quittant connaissance B, nous poursuivons notre chemin avec Connaissance A. Celle-ci s'emballe en l'espace de quelques minutes sur les implications de cette très mauvaise nouvelle, sans que ses peurs pour l'Acte II ne puisse être balayée un dédain moqueur, comme un monstre sous le lit d'une chambre d'enfant. Connaissance A parle, ouvertement cette fois, en prononçant le terme, de *loi martiale*, de militaires tirant sur la foule, et de déportation

dans de camps. Moi aussi, j'ai peur, toujours aussi impressionnable qu'en 2025. Mais cette fois dés le soir même je vérifie bien l'info, et ce qu'il est possible légalement à l'État.

Le problème est le même avec la répression qu'avec le mal-logement, comme évoqué deux fois plus haut à propos de la loi Kasbarian-Bergé : la réalité n'est que *relativement* plus rassurante, puisque de toute façon tout est relatif.

Il est alors possible d'évoquer un sujet un peu plus abstrait, plus déconnecté en apparence du présent des luttes, mais permettant de s'en évader vers un imaginaire qui recouvre certes des atrocités réelles, mais imaginaire néanmoins qui recoupe celui du 31 octobre, et du légendaire ancien et nouveau que j'ai aussi évoqué. Il s'agit de la question de la sorcellerie.

Une grande spécialiste de la question, l'historienne du féminisme Michelle Zancarini-Fournel, dont je ne saurais trop conseiller le livre *Sorcières et sorciers : histoires et mythes* (Libertalia, 2024… paru étrangement en octobre, mais il ne peut s'agit du d'un hasard du calendrier éditorial, on est dans une édition plus sérieuse que les Presses du Radeau...), critique le mythe consistant à centupler le nombre de victimes de procès en sorcellerie : elle rappelle qu'un chiffre évalué en dizaines de milliers de condamnations à mort, même légèrement sous-estimé, est déjà considérable, *a fortiori* rapporté au XVIIe siècle.

En 2026, il n'y a pas besoin d'imaginer une violation de l'État de droit, parce que c'est sur cela que nous nous emballions le 20 octobre, une sorte de *18 Brumaire de Louis-Napolénon Bonaparte* (éventualité dont je n'ai jamais cessé de penser Macron capable), il n'y pas besoin

d’imaginer un bain de sang pour s’inquiéter du dispositif militaire, fut-il sévèrement encadré par l’État de droit, déployé pour l’Acte II. Même affectés à des missions statiques de protection des commerces et lieux publics et non au maintien de l’ordre, les soldats de la force Sentinelles peuvent commettre l’irréparable, ce n’est pas *l’ultragauche* qui le dit mais des médias aussi mainstream que France Info. Et puis il s’agit de libérer des policiers et des gendarmes pour le maintien de l’ordre : on voit se profiler la même situation chaotique qu’en 2018-2019, dépeinte dans le film *Dossier 137* de Dominik Moll : le maintien de l’ordre confié à des fonctionnaires pas du tout qualifiés pour cette tâche.

L’écriture de la plaquette ayant commencé l’avant-veille de l’Acte II, il est bon qu’elle se soit étalée, dans son premier jet manuscrit, jusqu’à l’après-surlendemain. Il resterait aussi bon alors de prendre encore assez de recul, au minilum, sur l’Acte III, le 31 octobre.

Cette plaquette se veut publiée pour la fête de la citrouille, c’est une fantaisie sur laquelle elle ne dérogera pas, pour compenser la morosité qui domine les faits rapportés. C’est le moment de la minute culturelle :

—Dis, Jamy, c’est quand la vraie date d’Hallowen, chez les Celtes ?

—C’est pas sorcier, Fred : la Samain, de l’ancien nom celtique d’Halloween, n’avait pas lieu le 31 octobre mais le 1er novembre, comme plus tard la Toussaint, parce que le jour celtique commençait à ce qui est pour nous la veille au soir.

Merci, Jamy. Fin de la minute culturelle, merci de votre attention.

La publication de ce récit peut donc attendre au moins le 1er novembre, mais peut encore déborder cette deadline : l'*achevé d'imprimer* de *La Récréation des Oiseaux* ne justifiait-il pas ses quatre jours de retards sur la *Saint-Valentouille* par l'ironie ambiguë des contes calendaires sur la notion de *fêtes imposées* ? Ce n'est pas comme si l'agenda d'un groupuscule au service de la Révolution Surréaliste, comme le Groupe Surréaliste du Radeau, pouvait ne pas être surchargé en ce moment. Il n'y a qu'à se laisser tout l'intervalle entre l'Halloween du 1er novembre 2026 et le vendredi 13 suivant, douze jours apparentés à la *Petite année* ou le monde se renverse dans d'anciennes croyances calendaires, et ce même si le texte sera achevé bien avant le vendredi 13 (à vrai dire il devrait être en ligne avant la journée intersyndicale du 5 novembre).

La publication aura donc dans tous les cas assez de recul sur l'Acte III. Je ne vois, à la date du 27 octobre, où s'achève le premier jet manuscrit de ce récit, aucune raison de douter que j'écrirais au lendemain de l'Acte III cette phrase :

Il n'y pas eu de bain de sang.

Si vous la lisez, vous comprendrez qu'il y a eu des violences policières. Y compris des violences invisibles, celles qui ne sont pas assez spectaculaires, avec mutilations ou pire, pour émouvoir les médias et les réseau sociaux,

celles dont on s'informe plutôt entre proches, mais qui ne sont pas pour autant anodines.

Et pourtant en cet automne la détermination populaire ne faiblit pas, nous sommes toujours nombreux-nombreuses, fort.e.s et solidaires dans la rues et sur les blocages, mais aussi dans toutes sortes d'endroit ou la lutte est elle-même invisible et ignorée.

Au terme de ce récit, que retenir au sujet de la peur ? Il faut en finir avec un autre référence datée de la science-fiction, même si malgré tout j'ai pu l'entendre déclamer en scènes ouvertes par des personnes à qui elle faisait manifestement beaucoup de bien : le fameux mantra de *Dune* de Frank Herbert : *je ne connaîtrai pas la peur, car la peur tue l'esprit, la peur est la petite mort qui mène à l'oblitération totale…*

Sans doute est-il préférable de connaître ses peurs et toute la face sombre de son esprit, se dire que non, elle ne tue pas et que nous avons besoin d'écouter cette part d'ombre, c'est à dire pas forcément rester seul avec soi, mais s'écouter à cœur ouvert pour s'entraider dans l'épreuve. Ne pas *oblitérer* nos peurs et toutes nos émotions négatives, ce qui serait justement la *petite mort* du mantra de *Dune*, mais les dompter.

Et pour fermer la boucle ouverte sur l'accroche culturelle, festive et artistique de ce récit, n'en déplaisent aux pédants vieux jeu de gauche mais aussi de droite, on peut trouver du réconfort dans les films qui font peur, les musiques dark, les quêtes costumées de bonbons avec les parents ou les grandes sœurs et grands frères qui manifestent pour que votre avenir soit moins inquiétant, et

en tirer un moment partagé de détente le soir de l'Acte III comme de n'importe quel soir de notre quotidien oppressant.

On peut alors hasarder une hypothèse toute simple : et si comprendre cette émotion universelle de la peur, marque de notre humanité commune avec nos oppresseurs, les rappelant constamment à leur vulnérabilité, à la vanité de leur position de pouvoir, était la condition nécessaire pour la faire *changer de camp*, faire que des prisons au foyer conjugal et familial en passant par le monde du travail, tous les Laurent Nunez de la terre continue leur saut de la falaise ?

Bouh !